

IVAN P.  
KAMENAROVIĆ

Le conflit

perceptions chinoise  
et occidentale

MON CŒUR VEILLE. JE DORS  
MAIS

*La nuit surveillée*

cerf

IVAN P.  
KAMENAROVIĆ

Le conflit

perceptions chinoise  
et occidentale

MON CŒUR VEILLE. JE DORS  
MAIS

*La nuit surveillée*

cerf

La conscience qu'a chaque individu d'appartenir à une communauté (famille, clan, société) et les modalités selon lesquelles s'effectuent les rapports entre les membres du groupe revêtent aux yeux de chacun un caractère universel. C'est à coup sûr de l'être humain qu'il s'agit, et de son rapport aux autres dans un monde dont l'existence est un fait objectif, même si sa description précise est difficile à élaborer. C'est dans ce monde, dont un certain nombre de caractéristiques sont connues et admises par tous, qu'éclatent, se gèrent et se résolvent des conflits en tout genre.

Il est pourtant une dimension qui, en notre époque de communications rapides et de voyages facilités, semble souvent nous échapper : celle de la langue dans laquelle sont chaque fois affirmées les évidences premières qui servent de base à toutes les explications possibles. Chacun décrit plus ou moins exactement le monde à partir d'images provenant d'une culture générale, c'est-à-dire partagée par tous ceux qui font partie d'un même groupe. Force est donc d'admettre que ceux qui n'ont pas en commun un minimum de références linguistiques (c'est-à-dire syntaxiques et grammaticales) ne vont sans doute pas partager une même vision globale de l'univers dans lequel ils agissent, parlent et pensent.

Or le conflit est sans doute une des modalités les plus courantes de l'existence humaine. Il nous a paru intéressant de tenter de comprendre pourquoi il est vécu de façon si radicalement opposée dans deux civilisations qui éprouvent de sérieuses difficultés à communiquer entre elles.

*Ivan P. Kamenarović est docteur en philosophie, diplômé de chinois aux Langues orientales. Enseignant à l'université depuis 1988, il est membre du Centre de recherches sur l'Extrême-Orient de Paris-Sorbonne (CREOPS).*



9 782204 066877

100 F  
ISBN 2-204-06687-7  
ISSN 0298-315X  
2001-III

**LE CONFLIT  
PERCEPTIONS CHINOISE  
ET OCCIDENTALE**



IVAN P. KAMENAROVIĆ

LE CONFLIT  
PERCEPTIONS CHINOISE  
ET OCCIDENTALE

*La nuit surveillée*

LES ÉDITIONS DU CERF  
PARIS

2001

## DU MÊME AUTEUR

*Le Xun Zi*, Éd. du Cerf, 1987.

WANG FU, *Propos d'un ermite*, Éd. du Cerf, 1992.

*Printemps et automnes de Lü Buwei*, Éd. du Cerf, 1998.

*Arts et Lettrés dans la tradition chinoise*, Éd. du Cerf, 1999.

*La Chine classique*, Les Belles Lettres, 1999.



Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© *Les Éditions du Cerf*, 2001  
(29, boulevard La Tour-Maubourg  
75340 Paris Cedex 07)

ISBN 2-204-06687-7  
ISSN 0298-315X

*Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation.*

*Épître de Jacques 1, 17.*

*Celui qui comprend comment ce qui était bien parti tourne mal et comment ce qui était mal parti finit bien, celui-là est quelqu'un avec qui on peut parler de l'évolution des choses. Le comble du grand tourne au petit, le comble du petit tourne au grand. Telle est la Voie de la céleste Nature.*

*Printemps et automnes de Lü Buwei,  
XXV (1).*



## Introduction

Il en est de certains mots et de certaines notions comme des actes les plus quotidiens de notre vie : leur évidence nous les fait paraître « naturels ». Un grand effort de réflexion n'est cependant pas nécessaire pour nous rappeler que l'escalier que nous descendons, le fait d'être habillés, la lumière que nous allumons, ne sont pas « naturels » et sont le fruit d'une élaboration humaine. Pourtant, il nous est parfois difficile de comprendre que les mots que nous employons, et surtout les notions qu'ils recouvrent, ne sont pas plus naturels que les objets que nous utilisons. Nous admettons volontiers que les mots soient le fruit d'une culture, mais lorsqu'il s'agit des vérités qu'ils recouvrent, nous avons l'impression confuse qu'elles relèvent directement de la nature et d'une spontanéité qui déjoue toute intervention de notre intelligence. Nous reconnaissons bien volontiers que le mot « liberté », celui de « vérité » ou celui de « beauté » ont une étymologie, une histoire et même un emploi propres à notre culture. Mais quant aux idées qu'ils expriment, nous sommes prêts à affirmer qu'elles sont universelles et concernent semblablement tous les humains, au même titre que les prisons, le mensonge et la laideur. Il devrait donc être aisé de les traduire dans n'importe quelle langue.

Or il se trouve qu'aucun de ces mots ne peut recevoir de traduction chinoise satisfaisante. On pourra certes en

以爲  
→ 真理  
绝对真

conclure, et cela a été fait dans le passé, que les Chinois se trouvent dans une telle pauvreté culturelle qu'ils sont incapables de concevoir les notions les plus élémentaires. On peut aussi en déduire que ces notions elles-mêmes, au lieu d'être des éléments toujours et partout présents de l'existence humaine sous les traits desquels elles nous apparaissent de prime abord, sont en réalité issues d'un regard posé par l'homme sur lui-même et sur le monde dont il fait partie, phénomène qui se produit chaque fois au sein d'une culture, d'une mentalité données et déterminées.

Nous voici donc amenés à admettre qu'à côté du regard qui nous est familier et n'est pas dissociable du rapport que nous entretenons avec le monde au sein duquel nous vivons, d'autres regards existent, peuvent eux aussi s'exercer et trouvent leur origine dans des rapports avec le monde qui ne sont pas les nôtres. Ainsi serons-nous moins étonnés de découvrir qu'il existe en Chine des notions aussi évidentes et aussi répandues que celles que nous venons d'évoquer, des notions qu'il est tout aussi difficile de traduire dans nos langues occidentales que les nôtres le sont en chinois. Pour n'en citer qu'un exemple, un grand nombre d'Occidentaux ont déjà ouï parler, parfois à tort et à travers, du couple formé au sein de la pensée chinoise par le *yin* et le *yang*<sup>1</sup>. Le fait que personne n'ait jamais pu jusqu'à maintenant et ne puisse sans doute jamais proposer une traduction acceptable de deux termes à ce point omniprésents et fondamentaux dans tous les aspects de la vie extrême-orientale ne manque pas de plonger les Chinois dans une grande

1. Ces deux termes, dont la graphie comporte la clef de la colline, ont le sens étymologique de versant exposé au soleil (*yang*) et versant ombragé (*yin*) d'une vallée. Ils désignent respectivement ce qui est placé sous l'influence de la lumière et ce qui est placé sous celle de l'ombre. Ces deux dénominations peuvent s'appliquer alternativement à la même entité. C'est ainsi, par exemple, que l'épouse est *yin* dans son rapport avec son mari et *yang* sous l'angle de sa relation avec sa fille, tandis qu'un homme, qui est *yin* par rapport à son père, sera *yang* par rapport à son fils. On voit donc l'inexactitude fondamentale qu'il y aurait à décider d'une traduction de *yin* et *yang* par « féminin / masculin » ou par quelque autre couple de notions qui nous seraient familières.

perplexité. Ce sont eux à leur tour qui risquent de trouver bien pauvre une pensée incapable de concevoir et même d'exprimer des notions à leurs yeux aussi universelles et aussi nécessaires.

L'on voit donc à quel point sont remarquables les divergences qui existent au sein des cultures chinoise et occidentale dans la simple nomenclature d'instruments de pensée qui ont pour caractéristiques d'être à la fois évidents, essentiels et quotidiens.

Il nous a paru intéressant, en raison de la place si importante qu'elle occupe en même temps dans nos mentalités et dans notre civilisation, de nous pencher sur la notion de « conflit ». Voici en effet un mot qui ne présente pas de signification si philosophiquement élaborée qu'elle puisse engendrer des difficultés de compréhension ou d'interprétation. Néanmoins, et bien que son utilisation soit si fréquente en Occident, il n'est guère possible de trouver un équivalent chinois qui rende compte de la résonance à la fois positive et négative, nous y reviendrons, qu'il a pour une oreille occidentale. C'est qu'une telle notion est, de par sa quotidienneté même, particulièrement représentative du fonds culturel dont elle est issue. Qu'on ne puisse pas la traduire de façon immédiatement compréhensible est révélateur de différences de mentalités qui s'enracinent dans des différences de civilisation.

On peut remarquer que l'histoire est souvent présentée en Occident comme une histoire des conflits. Sans doute est-il permis, dans ces conditions, de se demander si la relation qui existe entre les événements et l'histoire ne présente pas une analogie avec celle qui unit la langue à la pensée. À partir d'un tel point de vue, on fera remarquer qu'en Occident ce qui anime la pensée est l'opposition entre des concepts déterminés par avance, rigides, qui sont véhiculés par la langue, tandis que ce qui anime l'histoire est l'opposition entre des entités elles aussi rigidifiées par des principes exclusifs. Ainsi les philosophes et les conquérants peuvent-ils, dans une certaine mesure, être définis en

3.2.2.10  
 4. évident  
 送折  
 "conflict"  
 一个概念  
 (周) 说  
 一个概念  
 有以概念  
 来分析和  
 说, 这是  
 个如此

Occident de façon semblable, et l'on parle volontiers des conquêtes de l'esprit humain. Alors que la Chine, dont nous verrons à quel point elle se garde de définir trop précisément des principes intangibles, « est sans doute, remarque Léon Vandermeersch, le seul pays au monde où, jusque dans le peuple, les philosophes ont toujours été plus honorés que les conquérants <sup>1</sup> ».

On se doute bien qu'il ne s'agit en aucune façon pour nous de distribuer des bons points d'un côté ou de l'autre en énonçant des jugements sur deux cultures. Ce qui est en question n'est pas davantage de comparer pour le plaisir de comparer. Ce que nous allons tenter de faire, c'est de montrer à quel point une notion qui peut apparaître au premier abord comme universelle reçoit en réalité des significations et des valeurs qui trouvent leur origine dans la civilisation au sein de laquelle elle s'est développée, en rapport aussi bien avec d'autres notions, éléments, conditions, qu'avec différentes manières de les relier les uns aux autres. En Chine comme en Occident, en Australie comme en Afrique, la violence, la brutalité, l'animosité, la contradiction existent et prennent des formes dont certaines sont spécifiques tandis que d'autres sont universelles. Le conflit existe donc bel et bien en Chine et en Occident, mais il vient chaque fois s'insérer dans un tout, dans un horizon mental donné au sein duquel la place qu'il occupe, ce qui veut dire la signification, la valeur et l'image qui lui correspondent, diffèrent profondément d'une civilisation à l'autre.

Afin de mieux savoir d'où nous partons pour tenter d'envisager une altérité difficile à cerner, il nous a paru légitime de commencer notre approche par l'Occident. Il n'est au demeurant pas certain que notre propre horizon nous soit le mieux connu, pour la bonne raison que nous ne pensons pas toujours à analyser le banal, l'évident, le trop-familier.

1. L. VANDERMEERSCH, *La Formation du légisme*, p. 147-148.

## PREMIÈRE PARTIE

### LE CONFLIT INSTALLÉ ET LE CONFLIT ÉVITÉ



## LE LIEU DU CONFLIT

Point n'est besoin d'aller chercher très loin pour rencontrer des expressions telles que « conflit de génération », « lutte contre l'ignorance », « combat pour la dignité humaine », « déclarer la guerre à l'intolérance », « une nouvelle génération monte à l'assaut » et tant d'autres *ejusdem farinae*, comme disait Molière. De telles manières de parler, qui n'ont rien que de banal et qu'on peut lire tous les jours dans la presse, dénotent amplement la place faite au conflit et à ses représentations dans notre univers le plus quotidien. Dans le même registre, nous pouvons remarquer que le mot, déjà en usage au XIII<sup>e</sup> siècle, par lequel la langue française désigne un échange d'idées, le mot « débat », évoque davantage un combat qu'une communion. Tout ceci nous indique fort clairement qu'à côté de l'image négative du conflit et de ses ravages, il existe des représentations de l'affrontement qui sont affectées d'une valeur nettement positive, dans lesquelles le conflit en vient à être considéré comme une étape nécessaire au règlement de certaines questions. Remarquons à cet égard que nous, et ce « nous » recouvre ici l'opinion la plus généralement répandue, celle qu'on appelait naguère le sens commun, considérons comme naturel et même souhaitable pour un jeune Occidental de subir une « crise » d'adolescence, de « faire ses armes » en contestant les valeurs reçues de ses aînés. Cela est si vrai qu'il a fini par devenir tout aussi naturel à nos

在西方  
这个词  
通常被  
认为是  
一种必  
要的经  
验。

西方认为  
 由人望  
 经过斗争  
 危机, 为  
 看危机,  
 才前进  
 渐成盈

yeux de le voir opérer mentalement, à cette occasion, ce que la psychanalyse appelle un parricide symbolique dans ses rapports avec son père ou avec ses maîtres. Il est en effet admis que c'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'il deviendra, de crises en luttes et de conflits en victoires, un adulte libre et responsable. Ces crises et conflits successifs, par lesquels il est convenu que nous formons notre personnalité, surviennent sur un fond qui n'a rien de serein. Dans un ouvrage consacré à la métaphore du naufrage dans la littérature occidentale, Hans Blumenberg s'est efforcé de montrer à quel point, depuis l'Antiquité, l'image du naufrage est attachée à la représentation littéraire de la vie humaine. Il note à propos de Lucrèce, auteur du *De rerum natura*, que « dans le deuxième livre, c'est la production de toutes les formes physiques qui est vue comme naufrage, [dans le cinquième], c'est la naissance de l'homme. La nature expulse l'enfant du corps de la mère et le jette sur les rives de la lumière (*in luminis oras*) comme le marin est projeté sur la terre par les flots courroucés<sup>1</sup> ». C'est encore, et d'une manière plus systématique, ce que nous rappellent à la fois, dans des termes voisins bien qu'ils viennent d'horizons si différents, le philosophe Jean Beaufret évoquant le « combat des origines<sup>2</sup> » et le psychanalyste Roberto Cacciola qui parle de la « déchirure des origines<sup>3</sup> ». Il s'agit en effet pour chacun de ces deux auteurs, et dans des contextes fort différents, de définir la lumière originelle qui éclaire les débuts de notre monde. Ils s'accordent à penser qu'une telle lumière n'a jamais cessé de nous parvenir et de nous influencer. Beaufret s'exprime au sein d'une tentative de dialogue avec la pensée grecque avant que Platon ne lui propose, ne lui impose, la perspective métaphysique qui n'a peut-être pas cessé d'être la

1. H. BLUMENBERG, *Naufrage avec spectateur*, trad. Laurent Cassagnau, p. 36.

2. J. BEAUFRET, *Le Poème de Parménide*, p. 34.

3. R. CACCIOLA, dans *Cahiers jungiens de psychanalyse* 88, p. 86.